

P R É F A C E

Byzance, avec tout ce qu'elle représentait, non pas comme domination d'une dynastie ou prééminence d'une classe dirigeante, qui pouvaient disparaître par une catastrophe, sans que l'organisme byzantin, lentement formé au cours des siècles, s'en fut ressenti essentiellement, mais comme complexe d'institutions, comme système politique, comme formation religieuse, comme type de civilisation, comprenant l'héritage intellectuel hellénique, le droit romain, la religion orthodoxe et tout ce qu'elle provoquait et entretenait en fait d'art, ne disparut pas, ne pouvait pas disparaître par la prise successive de ses trois capitales au XV^e siècle : Constantinople, Mystra et Trébizonde.

Ce ne furent pas les Turcs ottomans qui auraient apporté avec eux, ainsi que le prétend un nationalisme turc d'origine très récente, remontant aux restes de la civilisation hittite et se cherchant des antécédents du côté de l'Oxus et de l'Yaxarte, de nouvelles formes de vie, qui auraient bâti à nouveaux sur des ruines dont ils auraient balayé les derniers débris, mais bien l'Empire, avec tout ce qu'il contenait de souvenirs, de moyens et d'indestructible idéal qui transforma presque d'un jour à l'autre ceux qui, de Brousse et d'Andrinople, étaient

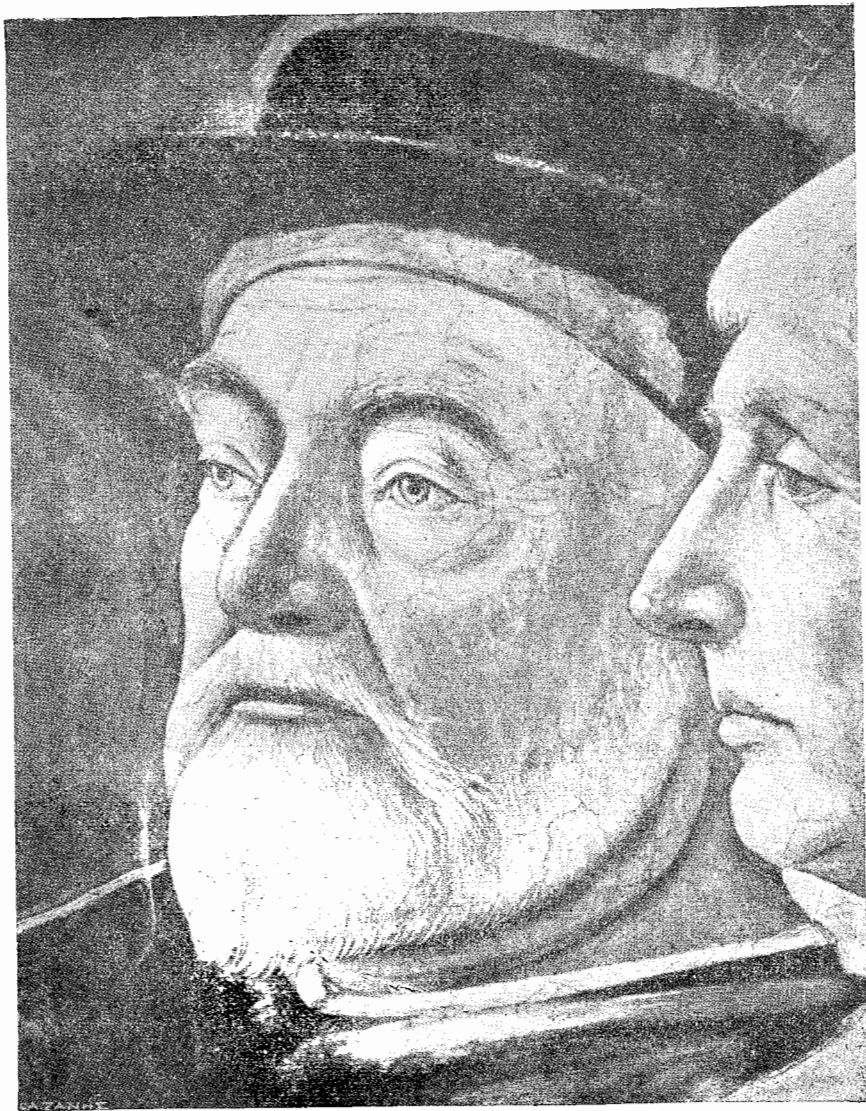
venus s'installer sur cette place d'une séduction infinie, capable d'employer et d'user tour à tour toutes les races.

S'arrêter à ces dates de conquête qui partent de 1453 est sans doute une nécessité d'exposition à laquelle, pour différents motifs, il faut bien se plier, mais abandonner tout ce qui avait été impérialement byzantin aussitôt après les scènes sanglantes d'une invasion dont le rythme fut étonnamment rapide serait une erreur et elle contribuerait à fausser l'histoire des régions si vastes sur lesquelles s'étendit la domination de Mahomet II et de son petit-fils Sélim, conquérant de l'Asie et de l'Égypte.

Non seulement Byzance, c'est-à-dire ce qui en formait non pas seulement les dehors, mais aussi l'essence, se conserva jusqu'à une époque que nous chercherons à définir, mais elle continua cette action millénaire, que j'indiquai déjà dans une conférence à Barcelone¹, par laquelle cette chose politique et culturelle sans cesse en marche s'assimilait naturellement, et en ayant l'air de ne pas changer, tout ce qui entrait dans son cercle d'action, si étendu. Ainsi après la transformation, sous beaucoup de rapports seulement apparente, de 1453 elle s'annexera des formes de civilisation venant du monde gothique de Transylvanie et de Pologne par la Moldavie roumaine et tout ce que, par différentes voies, lui enverra l'Occident à l'époque de la Renaissance. Beaucoup de choses nouvelles paraîtront ainsi à la surface, mais au fond il n'y aura, quand même, que l'immuable pérennité byzantine.

Pour exposer ce phénomène, qui est un des plus attachants de l'histoire entière, il faut fixer des chapitres de chronologie et de géographie à travers lesquels Byzance passe en évoluant.

¹ Publiée dans le volume de conférences de l'Athénée de cette localité.



Jean Argyropoulo.

Ce qui attire d'abord l'attention ce sont les hommes de l'émigration, ceux qui, à cause des Turcs, et même bien avant leur apparition comme maîtres d'une grécité qui fléchit sous l'attaque sans cesse renouvelée, sont allés en Occident, de Venise à Paris, plus tard à Genève et dans les différentes contrées de l'Allemagne. On les considère habituellement au seul point de vue de leur influence, assez souvent douteuse, sur la Renaissance occidentale, comme professeurs, éditeurs et commentateurs de textes, comme grammairiens. Mais ils étaient en même temps les représentants d'un idéal qui se conserva assez longtemps, un peu plus même au delà de la première génération, qui fit place à une autre catégorie d'émigrés, qui pouvaient donner aussi le génie de l'ancien peintre d'icônes en Crète, Théotokopouli, devenu à Tolède le célèbre El Greco, mais aussi de modestes calligraphes dont nous connaissons quelques-uns, ou bien des aventuriers, prêts à accepter tous les crédos religieux, à se faire aux habitudes de toutes les Cours et de tous les camps pour monter d'un seul bond sur le trône même qui paraissait s'offrir à leur ambition, comme le fit le Grec luthérien et socinien, l'ancien étudiant en médecine à Montpellier de Marchetti, le „marquis“ et „despote“ Jacques Basilikos, qui régna quelques années en Moldavie.

Ce sont les réfugiés de la Coblentz byzantine, fixés surtout en Italie, et leurs écrits sont inspirés souvent par l'idée d'une revanche de fait impossible, mais qui enflamma plusieurs des esprits les plus distingués et les plus nobles de l'Europe occidentale jusqu'après le commencement d'un XVI-e siècle orienté surtout vers le caprice de toutes les aventures.

Mais derrière eux Constantinople était restée, cette ville qui était un monde entier et qui, plus d'une

fois, alors que tout croulait autour d'elle, permit à l'Empire de résister pour le moment, de se refaire ensuite. On peut voir comment cette Istamboul des maîtres turcs qui ne surent pas même lui trouver un vrai nom nouveau, loin de déchoir après les scènes sanglantes du mois de mai 1453, fut agrandie, repeuplée, profondément aimée et gardée avec soin dans tous ses besoins et tous ses désirs par les basileis de souche ottomane. Tout un chapitre de la „Byzance après Byzance“ doit être consacré à ce grand facteur d'histoire, ayant, même après un nouvel afflux des Asiatiques, qu'elle connaissait, du reste, quelle que fût sa religion, dès ses origines même, une âme qui, au fond, ne varie pas, des tumultes de la Nika sous le très-chrétien empereur Justinien aux manifestations de la plèbe, même de la plèbe chrétienne, sur cette place de l'Atméidan où le remous de la révolte agitait une poussière de millénaire histoire.

Dans cette ville à plusieurs compartiments rivaux, et qui auraient été même ouvertement ennemis sans cette main sûre d'un monarque gardien de la paix, comme, jadis, les empereurs de la vraie Rome, il y a un quartier où s'est maintenue une des plus fortes autorités auxquelles l'esprit humain s'est soumis le long des civilisations successives: le Patriarcat oecuménique de l'Église orthodoxe. Mahomet II, ne désirant guère s'immiscer dans la façon de vivre d'une population qui ne lui donnait pas des soldats, mais très souvent des conseillers par rénégation religieuse, avait relevé un siège bien déchu par la longue querelle autour de l'union avec l'autre Rome. Il s'intéressa à celui qu'il considérait comme son Patriarche à lui et, tout en changeant de domicile, pas toujours, sous la pression, dont on a tant parlé, de la cupidité des Turcs corrompus, l'Oecuménique en arriva à se substituer à l'Empire disparu, employant

l'Empire existant. Un mouvement de réunion de toutes les Églises jusqu'au Caire et à Moscou, jusqu'à Venise, en Crète, à Ancône se produisit au XVI-e siècle et on put croire que l'hérédité de Constantin-le-Grand, de Justinien et des Comnènes passera à celui qui avait une Cour pareille à celle des anciens empereurs et qui portait l'aigle des basileis sur son modeste vêtement de bure noire.

Mais voici que, par le commerce, par la prise à ferme des revenus même de l'Empire ottoman, la noblesse byzantine, qui, pour éviter le passage à l'Islam, s'était prudemment terrée pendant quelque temps, se relève et, se valant des grands noms que portent ces „archontes“, entend avoir par l'Église, mais aussi par dessus l'Église, la conduite suprême des affaires. Ce sera, pendant ce même XVI-e siècle, par la tolérance d'un Sélim II, le premier Sultan de la décadence turque, l'époque d'un Michel Cantacuzène, l'habile et orgueilleux homme d'affaires qu'un des Vizirs avait nommé „fils de Satan“.

Or, la catastrophe de celui qui scellait de l'aigle bicéphale de ses prédécesseurs impériaux montra bien ce qu'il y avait de dangereux dans une pareille situation, même lorsque „la colonne“, „l'espoir“ des Grecs jouissait de l'amitié, bien payée, d'un tout-puissant Vizir. Un ordre secret arraché au maître pouvait serrer la corde au cou de celui qui jusque là avait défié toutes les menaces et toutes les intrigues. Byzance immortelle, vaincue sur ce terrain, en trouva immédiatement un autre pour ses grandes ambitions et pour son influence immense.

Si la Géorgie, l'Ibérie se mêle très peu à la vie générale de l'Empire, si son christianisme discutable au point de vue de l'orthodoxie mène une vie locale, continuant de fait sous cette forme humble et mal assurée devant l'Islam envahissant ce qu'a-

avait été jadis l'Empire des „Grands Comnènes“ à Trébizonde, si le Grand-Duc de Moscou, malgré un mariage byzantin qu'il n'avait pas cherché lui-même et qu'il n'a pas su exploiter pour son pouvoir à l'intérieur, pour son action au-delà de ses frontières, se borne lui aussi à envoyer des dons aux couvents autonomes qui, au Mont Sinaï, à l'Athos, aux Météores, à Patmos sont encore une des formes de la survivance byzantine, il y a au-delà du Danube, qui a conservé son sens de frontière d'Empire, les „souverainetés“ – car *Domnie* ne signifie guère „Voévodat“, principauté ou ce qu'on a appelé plus tard d'un mot barbare, d'origine russe: „hospodarat“ – des Roumains, dans la vieille Roumanie qu'on appelle Valachie, dans la Moldavie, qui est la nouvelle.

Ces présidents d'un ordre patriarcal paysan, ces chefs de guerres influencés par la Hongrie chevaleresque des Angevins sont devenus, sous l'influence des Byzantins grecs mêlés à leur vie, par le commerce, par les mariages, par la vie commune à Constantinople, dans les faubourgs de Péra, de Galata, où on rencontre les relations sociales agréables des Levantins catholiques de langue italienne et de coutumes occidentales, mais surtout dans les îles et autres places de refuge ou d'exil, par l'établissement des grandes familles sur cette terre où on n'est pas sans cesse sous l'oeil cupide ou courroucé des maîtres turcs, de vrais successeurs des empereurs de Byzance. Ils en ont emprunté le style, la pompe, les armes mêmes; ils en ont recueilli, comme protecteurs de toute la chrétienté orthodoxe, la mission, pour laquelle ils sacrifient sans pitié un trésor arraché au travail, plus tard à la misère de leurs sujets, et, parfois, dans un monde qui vit de leurs donations, on attache à leur nom les qualificatifs qui revenaient aux empereurs régnant

sur le Bosphore. C'est une nouvelle *basileia*, aussitôt entourée par la présence, pendant des mois, des années mêmes, des chefs du clergé grec, jadis de simples visiteurs en quête d'aumônes, jusqu'à pouvoir réunir autour du *Domn* de Jassy ou de Bucarest les quatre Patriarches byzantins, en fonction ou en exil.

Cette situation, qui donna aux pays roumains, dans les circonstances et d'après les conceptions d'alors, un rôle d'hégémonie, jusqu'à Tiflis, à Antioche, au Caire, qui ne peut pas être comparé à l'importance actuelle du royaume de la Grande Roumanie, dura de la chute du „fils de Satan“, Cantacuzène, dont les descendants s'établirent bientôt sur le Danube, jusqu'à l'impériale magnificence et munificence de ce boïar moldave Lupu qui, arrivé au trône de Moldavie, se fit appeler Basile comme l'empereur législateur, dont, rêvant d'une Byzance où l'auraient installé les Vénitiens et les Polonais, il émula l'oeuvre par la publication de son code, en même temps qu'à Jassy on donnait la première traduction intégrale d'Hérodote.

C'était donc un prince lettré: son voisin de Valachie, esprit patriarcal, ne sachant aucune langue étrangère, Mathieu, se crut obligé de marcher sur ses traces et il fut très fier de pouvoir trouver dans son beau-frère, formé à Moscou, un conseiller littéraire. Déjà un Mélétiüs Pigas, un Cyrille Loukaris avaient eu une grande influence sur l'Église, sur l'enseignement en pays roumain. Il y eut alors, au XVII-e siècle, une Renaissance grecque qui ne se détacha pas de cet intermédiaire qu'avait été la Byzance des didascales, des rhéteurs, des poètes archaisants, des historiens de Cour et surtout des théologiens, interprètes et défenseurs de la foi. Avec un Nicolas Maurocordato, prince de Valachie, puis de

Moldavie, désireux de montrer sa descendance, par les femmes, des anciens maîtres des deux pays, le lettré de cette Renaissance helléno-byzantine monte sur le trône de Mircea l'Ancien et d'Étienne-le-Grand.

Maintenant, quand, aussi parmi les Roumains, un Constantin Cantacuzène, frère, oncle et père de princes valaques, apportait du monde byzantin et de la Padoue mi-grecque une grande ambition de penseur et d'écrivain, c'est le lettré qui domine l'homme politique. Une autre époque que celles par lesquelles jusque là Byzance avait passé.

Bien que sa famille fût originaire de l'Archipel, Nicolas Maurocordato est un „Phanariote“. Ceci signifie une chose surtout : que la source du pouvoir revient à l'ancienne capitale byzantine. Elle y revient par les princes qui y ont choisi demeure d'abord, puis par ceux qui y auront leur berceau même. Dans quelques dizaines d'années la présence incessante dans ces pauvres maisons de bois qui cachent leur richesse et leur influence est tellement nécessaire que les familles princières, devant partir sans cesse pour leurs résidences danubiennes, sont dominées elles-mêmes, régies, contrôlées, élevées et ruinées par de simples agents grecs, d'humble apparence qui ont l'avantage de se trouver au centre des intérêts et des intrigues. Comme apparence, un tout autre type que les magnifiques „archontes“ du XVI-e siècle ; au fond, c'est la même chose, intimement byzantine.

*

Mais Byzance finira par ces Phanariotes mêmes. Comme interprètes de la Porte, comme informateurs dans leurs capitales voisines de la chrétienté libre, ils arrivent à s'imprégner d'un double esprit qui est pour le byzantinisme, jusque là capable de résister à tous les dangers, délétère : celui de la liberté

